

Anne Cuneo

Portrait de l'auteur
en femme ordinaire



camPoche

« Portrait de l'auteur en femme ordinaire »
a paru en édition originale en 1980 et en 1982,
en deux volumes,
aux Éditions Bertil Galland, à Vevey

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

« Portrait de l'auteur en femme ordinaire »,
deux cent vingt-huitième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le trentième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
d'Huguette Pfander, de Marie-Claude Schoendorff,
de Dieyla Sow, de Daniela Spring et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Photographie de couverture: document d'Anne Cuneo
Photogravure: Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-228-7
Tous droits réservés
© 2009 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Les Portes du jour

(Portrait de l'auteur en femme ordinaire; 1)

avec Lydia Cuneo

« Les Portes du jour »,
(« Portrait de l'auteur en femme ordinaire » ; 1),
a paru en édition originale en 1980
aux Éditions Bertil Galland, à Vevey

*Les textes dont l'original est en italien
sont traduits par l'auteur.*

Avertissement

Ce texte était déjà rédigé lorsque j'ai pu lire les souvenirs que Lydia Cuneo, ma mère, a écrits il y a douze ans environ, en italien.

J'en traduis les passages qui me concernent en essayant de ne pas toucher à son texte.

Je ne corrige rien du mien.

Il va de soi que la mémoire n'est pas une machine. Parfois nos souvenirs ne concordent pas.

Parfois, même, ils se contredisent.

Je serais tentée de dire: tant mieux.

LORSQUE j'étais à l'école secondaire et que nous faisons nos premiers pas en littérature, une de mes camarades apportait régulièrement les livres – petits, couverture ocre imprimée en foncé – d'une collection intitulée *L'homme et l'œuvre*. Chaque fois que le prof de français parlait d'un nouvel auteur, ma copine arrivait avec le livre correspondant : *Racine, l'homme et l'œuvre*, *Molière, l'homme et l'œuvre*, et ainsi de suite. « Ma mère les a tous », disait-elle, parce qu'elle aime la littérature.

Franchement, je n'ai pas souvenir d'avoir jamais ouvert un de ces livres. Pourtant, j'en ai acheté quelques-uns, plus tard, avec mes premiers salaires. Sans les lire. Juste pour les avoir.

Ils me fascinaient. « Ma mère les a tous », dans mon imagination j'avais traduit ça en une gigantesque bibliothèque où tous les écrivains étaient représentés. Il suffisait de tendre la main et d'empoigner « lomélœuvre », une sorte de concentré, une pilule que l'on avalait et qui d'un seul coup vous donnait la clé de toute littérature, c'est-à-dire (pour moi à l'époque) de toute connaissance.

L'idée même de *l'homme et l'œuvre* a laissé en moi une empreinte indélébile.

L'homme (ou la femme) était confondu avec l'œuvre. Homme = œuvre. Pour être un de ces Hommes (Femmes)-là, il faut avoir une œuvre, sans œuvre, pas d'Homme (de Femme), et cetera *ad lib*.

Deux conséquences pratiques : j'ai pensé que ces hommes (femmes)-là étaient des êtres tout à fait à part, à l'abri de toutes les contingences. Et j'ai conclu que jamais je ne pourrais, moi, être écrivain, puisque j'étais une personne ordinaire, pas du tout une *l'homme-et-l'œuvre*.

J'avais près de trente ans, j'avais même fait des études de lettres entre-temps, quand j'ai compris. Je gagnais ma vie, comme tout un chacun. Cette année-là, j'étais interprète, et j'avais été assignée par la boîte intérimaire qui m'employait à l'écrivain américain James Baldwin, que je lisais depuis trois ou quatre ans avec passion.

Je me suis trouvée face à un monsieur comme vous et moi, qui avait ses soucis quotidiens, ses problèmes affectifs, et que le fait d'être écrivain ne sauvait pas de la discrimination dont il était l'objet en tant que Noir, en tant qu'homosexuel déclaré.

Quinze jours avec Jimmy (qui en fait n'avait pas besoin de moi, il parle parfaitement le français) m'ont rapprochée de l'écriture de quelques années-lumière. On n'avait guère parlé de littérature, mais bien de loyers, de ségrégation, de politique, de sexualité, de bouffe, de boisson, de vie quotidienne – la sienne, la mienne, celle des gens que nous connaissions.

Un jour, un ou deux ans plus tard, dans un couloir, j'ai entendu Freddy Buache, le directeur de la Cinémathèque suisse, parler, par hasard, de Buñuel :

« Il y a des cinéastes, ou des écrivains, tu lis ce qu'ils font, tu regardes ça à l'écran, c'est merveilleux. Tu les rencontres, t'as l'impression que c'est un autre homme, que ce type-là est trop médiocre pour avoir fait ce film, ce livre que tu aimes tant. C'est même comme ça pour la plupart des auteurs.

» Avec Buñuel, rien de pareil. Tu vois ses films, puis tu le rencontres – pas de problème, tu es de plain-pied avec lui, tu le connaissais déjà: il est comme ce qu'il fait. »

Encore quelques années-lumière en direction de l'écriture. Ou plutôt d'une idée: ce que j'écrivais ne devait pas être élevé au rang de *l'homme et l'œuvre* avant d'acquérir une valeur, avant de mériter d'être lu.

C'est même cette déclaration sur Buñuel qui m'a permis de voir que le roman auquel je travaillais alors pouvait avoir une fin, que j'ai d'ailleurs aussitôt trouvée.

J'écris depuis une époque très lointaine. Depuis quelques années, ce que j'écris est publié. Je ne prétendrai pas que, pour moi, cela ne fait pas de différence. Entre la publication zéro et la sortie du premier livre, il y a un gouffre d'incertitude dont les deux tiers ont disparu après l'accueil (positif, dans l'ensemble) fait à *Gravé au diamant*.

Après *Gravé au diamant*, je me suis demandé (avec quelques critiques): suis-je vraiment un écrivain ou ai-je réussi mon coup une fois, comme ça, par hasard?

Après *Mortelle maladie*, plus de doute. Je pouvais choisir n'importe quel moment, réel ou

fantasmagorique, de ma vie et le mettre en scène. L'écriture a continué à être un secours, une aide – comme avant. Elle a cessé d'être un critère de ma valeur à mes propres yeux. J'ai beau avoir toujours défendu mes manuscrits bec et ongles, depuis *Mortelle maladie*, j'ai recommencé à écrire (comme quand j'étais enfant) essentiellement pour écrire. La publication a toujours été secondaire.

L'homme et l'œuvre a complètement disparu de ma vie.

Et voilà que je commence à m'apercevoir que c'est une idée qui n'habitait pas seulement dans ma tête. Elle a fait son nid dans celle d'innombrables personnes.

Un jour, j'ai réalisé qu'il y avait des gens pour qui, moi aussi, j'étais devenue *l'homme et l'œuvre*. Des lecteurs chaleureux ont été déçus de me trouver « ordinaire ». À dix-sept ans, cela m'aurait ravie. Maintenant, cela m'ennuie que l'on me *reproche* d'être quelconque.

Écrire, c'est un effort inouï. Être tout le temps à la hauteur de cet effort... j'en crèverais. Je ne peux pas toujours être au sommet de ma forme. Je revendique mes moments de médiocrité. Je revendique même une médiocrité constante, car je ne suis pas sûre du tout que pour écrire il faille des dons particuliers, que certains d'entre nous auraient et d'autres pas : je crois que seul l'acharnement à vouloir, et non la capacité de tenir une plume, distingue ceux qui publient de ceux qui ne publient pas. Ça et une dose de chance due à une série de hasards.

Pourtant, je m'aperçois continuellement que des tas de gens me demandent d'être ce *l'homme et l'œuvre* que j'attendais moi-même des écrivains (au point que, lorsque je lisais certaines lettres où Flaubert se comporte comme un cuistre, je m'attribuais une compréhension insuffisante de la « littérature » plutôt que d'admettre que, hors des pages de *Madame Bovary*, Flaubert pût ÊTRE un cuistre).

Eh bien, je ne peux pas.

Je suis une femme ordinaire. J'ai faim, j'ai soif, je suis malade, gaie, triste. J'ai un enfant. Deux divorces. Un ami que j'aime, avec qui je fais l'amour et me bagarre. Avec qui je vis.

Je gagne ma vie en exerçant des métiers subalternes, ingrats et parfois pénibles, que je choisis parce qu'ils me laissent un peu de temps pour écrire, si j'ai envie d'écrire, pour ne rien faire la plupart du temps, lorsque je n'écris pas.

Je m'intitule écrivain pour emmerder le monde, parce que cela n'est pas reconnu comme un métier. Pour moi, dire dans mon passeport que je suis écrivain, ça signifie proclamer que ça devrait être un gagne-pain comme mécanicien, chauffeur ou couturière. Pas un « honneur ».

J'ai bien réfléchi à tout ça, et me voici avec une histoire qui sera sans doute longue, différente de tout ce que j'ai écrit jusqu'ici cependant.

Jusqu'ici, j'ai pris un certain nombre de moments, je les ai encadrés, mis en scène, quelque peu isolés (pas toujours totalement) du contexte quotidien. Ça ne sent pas la sueur et les larmes qui

faisaient la réalité du moment où tout cela a été écrit. Ce qui n'enlève rien à mes tentatives d'être totalement honnête sur la partie de mon histoire que j'ai essayé de mettre en lumière.

Aujourd'hui, je commence un travail plus difficile, moins littéraire dans ce sens que j'aimerais qu'il soit moins contrôlé.

Au fil de la plume, parler des moments creux, ceux qui ne méritent pas qu'on en parle.

Ces derniers temps, j'ai lu deux biographies d'écrivains que j'aime. Celle de Chester Himes et celle de Dalton Trumbo.

Chester Himes raconte soixante-dix ans de déménagements, de factures, de femmes. Il sait jusqu'au dernier franc combien ça lui a coûté de réparer l'aile gauche de sa VW en 1959. Il avoue avoir entrepris sa biographie parce qu'il a besoin d'argent. Au bout de trois cents pages, ce type m'est parfaitement antipathique, et je me trouve courageuse de l'avoir lu jusqu'au bout autant que je le trouve, lui, idiot d'être resté deux ou trois ans (je ne sais plus) avec une jeune femme dont il n'arrête pas de dire qu'il l'a toujours trouvée moche et bête, mais avec qui il vivait pratiquement en permanence.

Dalton Trumbo, quant à lui, hésitait à entreprendre l'histoire de sa vie lorsque quelqu'un lui a proposé de publier les lettres qu'il avait écrites entre 1942 et 1962. Biographie ready-made, s'exclame, enthousiasmé, Dalton Trumbo, je ne dois même pas travailler pour ça. Et il accepte. Une fois qu'il a relu les lettres, il s'étonne d'avoir été cet

homme-là, si préoccupé de choses si triviales parfois.

Pourtant, c'est passionnant, et l'on peut dire de lui ce que Buache disait de Buñuel. En lisant ces lettres, on retrouve un ami.

J'aimerais réussir les deux choses conjuguées.

Je n'écrirai pas ce « portrait » pour gagner de l'argent ; en Suisse, la littérature ne paie pas.

Mais j'aimerais bien, en rapiécant mon quotidien, donner une image suffisamment conforme pour qu'on puisse, en le lisant, à la fois se retrouver dans son propre quotidien, reconnaître en moi l'amie, et également un être profondément antipathique. Je tâcherai de ne pas parer la réalité pour éviter qu'on ne m'aime pas.

Je vais essayer de dire ce que j'ai vécu.

Chaque fois que je peux documenter, je documenterai.

Mon problème, c'est que jusqu'en 1956 je n'ai pratiquement rien. J'ai déménagé en 1955 et j'ai jeté la tonne de papiers, lettres, histoires (au moins dix romans d'aventures et d'amour), poèmes, que j'avais écrits depuis ma plus tendre enfance et toujours traînés avec moi. Je trouvais inutile de continuer à me charger de tout ce fatras.

J'ai gardé un seul cahier, écrit entre 1945 et 1950, à moitié en italien, à moitié en français, dans lequel je me racontais, sous une forme à peine retouchée, la mort de mon père et l'année qui a suivi. Je me suis servie de ce récit vers 1963, pour écrire la première version de mon premier roman d'adulte, *Les Corbeaux sur nos plaines*. Je me souviens d'avoir

essentiellement recopié ce qui s'y trouvait. Les souvenirs sont précis, circonstanciés à souhait. Depuis, j'ai perdu ce cahier noir.

Entre 1955 et 1957, calme plat. Rien écrit ? Rien gardé ? Plutôt rien écrit, j'étais très occupée à passer les examens d'entrée en faculté de lettres. Entre 1957 et 1960, j'ai tous les poèmes, un embryon de journal, quelques-unes de mes dissertations françaises et italiennes, quelques-unes des lettres que j'ai envoyées (celles qui demandaient un brouillon), quelques-unes des lettres que j'ai reçues.

À partir de 1960, ça s'étoffe. Après 1965, j'ai regretté si amèrement de ne plus avoir mes romans d'enfant, mes poèmes, que j'ai pratiquement tout gardé.

Et maintenant, départ.

Écrire plus de quarante ans de ce qu'une vie a d'ordinaire, c'est écrasant. Ennuyeux ? Tant pis. Je ne sais pas trop combien de temps il me reste – six mois, six ans encore ? Autant avoir pris les choses en main moi-même.

Moi, une femme quelconque, j'aimerais dissiper suffisamment de malentendus pour qu'on ne fasse pas de moi une figure de cire que l'on classerait dans la bibliothèque de *l'homme-et-l'œuvre*.

Une première question : qui étaient mes parents ? Sans doute pas exactement les personnes dont je garde l'image. Je tends même à penser que

le père et la mère que je me suis créés dans mon imagination n'existent pas, n'ont jamais existé.

Qui était cet Alberto Cuneo, un mètre soixante-dix, cheveux gris, dents en avant, ingénieur-conseil, athée et antifasciste ? Né en Ligurie au tournant du siècle ?

Quelqu'un avec qui je m'entendais bien. Qui m'encourageait à lire. C'est seulement cela qui a compté pour moi. Mais il est aussi cet homme qui a frustré sa femme pendant quinze ans. Qui lui a dit : « C'est moi qui paie, c'est moi qui décide. » Je perçois, à travers mes souvenirs, qu'il a dû être à la fois boute-en-train, franc-parleur, instable, vite irrité. Mais avec moi, il n'était rien de tout cela.

Souvent, des copines m'avaient enviée d'avoir un père qui ne me battait pas. Et leurs mères murmuraient :

« L'Ingénieur ? Un saint ! Il ne frappe jamais ses enfants. »

Il nous voyait peu. Lorsqu'il rentrait, des cadeaux plein les poches, nous étions gagnés d'avance.

Je ne suis pas certaine, aujourd'hui, que j'aurais vécu une adolescence de tout repos, avec lui. Nous nous serions d'autant plus déchirés, à un moment donné, que nous nous ressemblions.

J'aimerais bien lui donner la parole. Mais je n'ai rien de sa main, sauf une dédicace au coin d'une photo. Pour essayer de lui donner une présence objective, j'ai eu recours à son horoscope. Un horoscope assez vague, puisque je n'ai que sa date de naissance, sans l'heure. Mais ma mère, à qui je l'ai lu, l'a reconnu tout de suite.

« C'est un homme très extraverti. Il est impulsif. Il est doté d'une grande mobilité, d'une grande capacité de s'adapter aux situations.

» Son monde imaginaire est puissant, à tel point que cela l'empêche parfois de voir clairement la réalité des choses. Il attend trop d'elle. Il est très généreux en matière d'argent.

» Il oublie de s'expliquer sur ce qu'il pense, tant il estime que cela va de soi, et son entourage comprend mal ce qu'il fait, peut lui en vouloir très fort.

» Il est perfectionniste. Il est capable de faire accepter ses exigences par son charme et son magnétisme personnels.

» Par ailleurs, c'est un esprit rebelle: aussitôt qu'une chose se transforme en obligation, il la fuit.

» Il a de grands dons artistiques mais il ne voit pas la nécessité de les mettre en valeur.

» C'est un esprit mathématique, et c'est dans tout ce qui est mise en forme, construction, calculs, qu'il est le plus doué.

» Sa mobilité se reflète aussi sur le plan psychique et affectif.

» Les gens ne lui sont pas indifférents. Il les aime ou il les déteste intensément. Lorsqu'il sort de son monde, il est sensible aux problèmes sociaux et vit d'intenses conflits de travail.

» Il souffre de la routine et doit changer régulièrement d'occupation, de place, de domicile. Il est poussé à cela par des pressions intérieures très dures, qu'il a en lui depuis la naissance et qu'il cherche à fuir (parce qu'il n'a pas pu les maîtriser) en faisant autre chose, ailleurs ; mais ses conflits le rattrapent toujours.

» Sa vitalité a des hauts et des bas. Sa volonté également. Il en va encore une fois de même pour son humeur. Il peut se sentir très exalté ou totalement déprimé, extrêmement optimiste ou excessivement pessimiste. Tout cela lui crée également des problèmes face à sa famille. Il y a des moments où il voudrait la fuir.

» Sa constance s'exprime principalement dans l'énergie qu'il met au travail (quel qu'il soit) et dans la forte activité quotidienne dont il est capable sans se fatiguer.

» Ses faiblesses physiques se situent du côté des poumons d'une part, et du côté du système nerveux de l'autre. Il est menacé de plusieurs côtés par l'impuissance sexuelle, une impuissance qui vient par à-coups, pour des raisons qu'il n'est pas vraiment capable de s'expliquer.

» Il est très sensible aux médicaments, à la nourriture, aux poisons. Mais il a tendance à négliger sa santé.

» Il est téméraire, ne connaît guère la peur physique, et il est très enclin aux accidents, aux fractures, aux chutes. Il peut mourir de manière brutale par une blessure à la tête. »

Et ma mère ? Lydia Cuneo, un mètre cinquante-cinq, yeux et cheveux noirs, douée pour la musique et le théâtre, ménagère, sommelière, représentante de commerce, née à Trieste à l'époque où la ville était encore autrichienne ? J'en étais à me poser la question lorsque par chance je suis tombée sur son texte. Nos récits ne convergent pas sur tout, mais au

fond c'est secondaire. Ce qui me frappe en lisant le sien, c'est cette énergie toujours renouvelée dans les pires adversités. À soixante-cinq ans, elle écrit :

Je suis heureuse d'avoir vécu la vie que j'ai vécue, et si je pouvais recommencer je ne voudrais pas qu'elle ait été différente, car malgré toutes les souffrances qu'elle m'a apportées elle a été vraiment intéressante, pleine de sensations de toutes sortes, des sensations qui donnent à réfléchir.

Tout le monde ne peut pas en dire autant.

La plupart des gens vivent une vie simple, monotone, sans secousses et sans surprises. Et lorsque la fin arrive, ils se sentent récompensés d'avoir été honnêtes d'un bout à l'autre. Ils ont peut-être eu quelque accroc : ils se sont dépêchés de l'éliminer ou de le surmonter. Tout est rentré dans l'ordre, et ils ont continué leur train-train.

Bien sûr il y a eu la rougeole des enfants, les oreillons, la varicelle... des tas de difficultés. Du moins c'est ce qu'ils ont pensé. Mais ils n'ont jamais eu la moindre idée des véritables difficultés de ces gens qui ont souffert, vécu deux guerres, qui ont eu faim, qui ont vu mourir les êtres chers sous les bombes ou sous la torture, qui ont vu anéantir toutes les ambitions de leur esprit et de leur cœur. Je compatiss et je fraternise avec tous ceux qui ont vécu « mes guerres ». Je comprends leur douleur, leurs frustrations.

J'ai eu froid, j'ai eu faim et encore faim. Mais c'est cela qui m'a fait comprendre que la vie est belle, qu'elle vaut la peine d'être vécue car elle offre chaque jour une beauté nouvelle.

Aujourd'hui, je suis fière d'avoir surmonté toutes les difficultés de cette existence sans m'être déshonorée. Je m'achemine vers la vieillesse sans complexes et sans regrets.

Le Temps des loups blancs

(Portrait de l'auteur en femme ordinaire; 2)

« Le Temps des loups blancs »
(« Portrait de l'auteur en femme ordinaire » ; 2)
a paru en édition originale en 1982
aux Éditions Bertil Galland, à Vevey

DEPUIS bientôt un an, je cherche le moyen d'attaquer ce qu'il faut bien que j'appelle ma seconde, ma nouvelle vie. Je tourne autour d'images, de sensations, de couleurs. Et je les trouve pâles, trop pâles pour les rendre, si lointaines que j'en désespère. Jamais cela ne fera une histoire à raconter.

Mais je sais que la mémoire a ses raisons et ses chemins. J'ai fini par me dire : ça viendra. Depuis des mois, je souhaite (sans le chercher) un incident comme celui de la petite madeleine de Proust – la résurgence de cette gouttelette irisée qu'il faut saisir au vol.

C'est arrivé.

Je viens de passer presque un mois à Lausanne où je n'habite plus. L'autre jour, sans le vouloir (mais ce n'est sans doute pas un hasard), j'ai emprunté un itinéraire ancien, abandonné depuis longtemps parce que rien ne demandait plus que je fréquente ce quartier-là. Une rue bordée de quelques maisons et de beaucoup de jardins. Dans un renforcement, au rez-de-chaussée d'un local des années quarante construit en retrait en prévision – déjà – d'un élargissement de la chaussée, quelques magasins : une laiterie, un tapissier, une épicerie et une minuscule boulangerie. Je longeais distraitement quelques

vitrines, engoncée dans mon manteau pour me protéger du froid, lorsqu'une pancarte a accroché mon regard: « Biscômes maison ».

Nous étions au début de décembre – rien d'exceptionnel à ce que les boulangers annoncent les biscômes. Ce qui m'a retenue, c'est la pancarte elle-même. Une pancarte très élaborée, écrite soigneusement d'une main d'écolier, décorée d'images d'il y a trente ans. Tout cela était posé, collé, écrit sur un carton qui avait été blanc, mais qui s'était patiné.

Je suis restée là, gluée à la vitrine malgré la bise noire, cinq bonnes minutes. Cette pancarte... Cette pancarte... Pourquoi est-ce que ?...

Et soudain, j'ai VU. Cette pancarte, c'était moi qui l'avais faite.

Tout m'est tombé dessus d'un seul coup.

J'ai compris pourquoi ma mémoire avait refusé de fonctionner: pour me protéger. Car aussitôt est monté en moi un mélange de souffrance et de contradictions dont j'avais sans doute, à l'époque, beaucoup de peine à faire façon.

J'ai revécu l'espoir que les frustrations quotidiennes de ma nouvelle vie suisse soient effacées par Noël – un cadeau miraculeux qui tomberait du ciel. Et en même temps la certitude désespérée que mon malheur ne finirait jamais.

J'étais là depuis un mois à peine. Je parlais un français hésitant et timide. On ne m'avait pas encore habillée « à la suisse », et dans Lausanne préservée de la guerre je devais avoir l'air de la pauvre que j'étais. Je portais un manteau auquel je tenais particulièrement parce qu'il avait appartenu à mon père.

On l'avait raccourci et arrangé pour moi, deux ans auparavant. Maintenant, il était trop court, les manches ne me recouvraient plus les poignets. Mais c'était le manteau de mon père, et je n'insistais pas trop pour qu'on le change. Je le vois encore, bleu avec une nuance de gris, le col en velours foncé. À force de servir à la fillette que j'étais, il s'était décousu, déchiré, taché. Je l'ai porté pendant tout ce premier hiver à Lausanne pourtant, parce que j'y tenais – et aussi parce qu'on ne m'en a jamais offert d'autre.

Mes chaussures étaient défoncées et mes chaussettes à tel point raccommodées que les reprises montaient jusqu'à la cheville.

J'avais faim.

Et un jour, en allant à l'école, j'ai trouvé un franc sur le trottoir. Un franc en 1947 et dans ma misère, c'était une somme. Je n'ai pas hésité. Dans ma vie d'alors, le pire, c'était la faim : je mangerais ce franc.

Je ne sais plus comment je me suis, un après-midi de début décembre, soustraite aux sœurs et à leur surveillance. J'ai décidé d'aller dans une boulangerie, aussi lointaine que possible pour ne courir aucun risque.

J'ai erré dans les hauts de Lausanne pendant une bonne heure avant de rencontrer ma petite boulangerie. Elle m'a attirée parce que dans la vitrine il y avait des biscômes éclairés par deux bougies, de vraies bougies. Je suis entrée.

Une jeune femme en tablier blanc, les cheveux courts, est sortie de l'arrière-boutique en s'essuyant les mains.

« Oui ? »

« ... »

« Qu'est-ce que tu veux ? »

« ... »

« Tu sais le français ? »

« Oui... je ... »

« Tu veux quelque chose à manger ? »

Il m'a semblé qu'elle m'offrait la charité. J'ai sorti mon franc.

« Je voudrais... »

Je ne sais trop la tête que je devais faire, affamée face à de la nourriture. Plus tard, la boulangère m'a dit et redit :

« Je n'oublierai jamais la première fois que tu es entrée. J'ai cru que tu allais t'évanouir. »

Je faisais sans doute la même tête que tous les enfants affamés.

« Tiens, m'a dit la boulangère en me mettant dans la main un nid d'abeille, c'est la Saint-Nicolas et j'offre ça à tous mes clients. Assieds-toi là et mange. »

Je me suis assise. D'autres clients sont allés et venus, elle n'a offert de gâteau à personne. Quand je me suis levée, mon franc toujours à la main, elle m'a dit :

« Tu sais, tu devrais t'acheter une paire de bas en laine. C'est pas comme à Napoli ici, il fait froid. »

« Mais je voudrais encore... »

« Je vais te dire ce qu'on va faire. Tu as une belle écriture ? »

« Oui. »

« J'ai besoin d'une pancarte pour mes biscômes et je n'ai pas le temps de m'en occuper. Tu me la fais,

je te nourris, je te paie ton travail, et avec l'argent tu t'achètes des chaussettes. »

Il m'avait semblé que c'était honorable, que ça ne sentait pas trop la charité. J'ai accepté. Elle m'a installée dans son arrière-boutique, j'ai fait un essai sur du papier d'emballage, puis je lui ai proposé timidement qu'on se procure un beau carton et qu'on le décore de pères Noël et autres motifs qui rappellent les biscômes.

« Ah, rien de tel que d'engager une artiste pour des choses comme ça. Moi, je n'y aurais jamais pensé. »

J'étais allée à la papeterie, une boule de Berlin à la main. Après, j'avais mis tout mon cœur dans cette pancarte – trente ans plus tard, ça se voit encore.

La boulangère m'avait bourrée de nourriture, m'avait mis des biscuits dans toutes les poches. Elle m'avait offert de m'acheter les chaussettes chaudes que j'avais gagnées et j'avais accepté avec reconnaissance.

Elle m'avait recommandé de revenir. Je pourrais garder son bébé. Je pourrais lui faire une pancarte « Joyeuses Pâques », « Fête des mères »... J'oublie ses prétextes. Dans tous les cas, elle avait parfaitement compris que je n'avais pas l'intention d'accepter l'aumône.

Voilà la clef qui m'a ouvert un monde d'ombres qui semble, rétrospectivement, avoir duré une éternité.

Cette clef, j'en suis consciente, porte en elle toutes les contradictions qui me tiraillent maintenant, au moment de décrire cette partie de ma vie dont l'essentiel s'est déroulé à Lausanne.

Il semble toujours impossible aux Suisses à qui je raconte mes années les plus maigres qu'elles se soient passées à Lausanne.

« Quoi ? » me dit-on, « mais en Suisse ces choses-là n'arrivent pas. »

En Suisse, ces choses-là n'arrivent pas si on a vécu dans les rails, dans les cadres. Je ne l'ai pas cherché, mais j'ai, moi, toujours été à côté des rails. Si peu que cela ne se remarquait guère.

Pendant longtemps, j'ai été la proie de deux sentiments contradictoires : je n'avais pas envie d'être différente au point qu'on me remarque. Et je n'avais pas envie d'être conforme au point qu'on ne me remarque pas.

Mais je n'avais pas vraiment conscience de ce que j'étais. J'étais trop préoccupée par l'idée d'être « trop » différente, j'essayais de ne pas me faire remarquer et je ratais souvent mon coup. Ça ne m'amenait que des ennuis.

L'idée d'une vie trop bien rangée ne me souriait pas non plus.

Je rêvais d'être Marie Curie ou Giuseppe Giusti, Shirley Temple ou Elizabeth Taylor (qui était à l'époque une vedette enfant). J'aurais voulu devenir une adulte comme Ingrid Bergman.

Mais j'étais prisonnière d'une situation qui me semblait sans issue. Alors, comment faire ?

Mon amie la boulangère a aussitôt senti mon problème. Pas moi. Je n'imaginai même pas que les autres puissent me voir, j'avais la sensation d'être de trop partout, d'être partout rejetée.

Peu à peu, je me suis créé un système. Il n'avait rien d'original. Je me suis forgé une double vie.

Extérieurement jeune fille aussi rangée que possible. Intérieurement et derrière le dos des « autorités », excentricité, extravagance, actions risquées (à mes yeux), aventures dont les circonstances étaient créées de toutes pièces, mais qui finissaient par devenir – pour moi – de vraies aventures.

Ma deuxième personnalité n'aurait pas été acceptée, Je l'ai camouflée. Comment ? En mentant. J'avais appris à mentir pour me défendre vers l'âge de neuf ans. À douze ans, c'était devenu un mode de vie.

Mes mensonges avaient généralement une fonction protectrice. Je faisais quelque chose de fou, puis je mentais chez les sœurs, pour cacher ma « folie ». Je mentais là où je commettais ma « folie » pour qu'on ne voie pas que c'en était une. Parfois, mais rarement, je mentais pour me vanter de quelque chose que je n'avais pas fait, mais que j'aurais bien voulu faire.

Au bout d'un certain nombre d'années, quatre ou cinq, j'ai réalisé dans la panique ce que j'avais fait : si par hasard je disais quelque chose de vrai, que j'avais vraiment fait, ça correspondait si peu à l'apparence que j'avais donnée de moi qu'on ne me croyait plus.

Aujourd'hui, ma deuxième personnalité fait surface avec des effets positifs : elle me fait découvrir des gens, des dimensions, des idées, auxquels mon « moi raisonnable » ne m'a jamais donné accès. Mais, jusque vers trente ans, j'en ai beaucoup souffert.

Je m'attarde sur cette dualité parce que je sais par expérience que des gens vont se reconnaître en ce livre et s'exclamer : mais ce n'est pas vrai – j'ai vu ce qu'elle faisait, j'ai entendu ce qu'elle disait...

Je peux me tromper. La mémoire est toujours subjective – la mienne est très subjective, car je venais d'un autre monde. Mon regard sur les choses était différent, et puis je vivais enfermée en moi-même. Mais lorsque j'affirme, aujourd'hui, que j'ai fait quelque chose, je crois pouvoir assurer que c'est la vérité.

Lorsque le besoin surgissait, ma personnalité secrète prenait les choses en main avec une efficacité et une inventivité qui m'ont toujours stupéfiée. J'osais à peine me demander où j'étais allée chercher ça.

Cette même personnalité prend aujourd'hui la plume à ma place et je ne peux que la regarder faire.

Mais reprenons par le commencement.